

La dissertation : savoir lire le sujet

Une première erreur fatale, qui compromet tout le reste du devoir, consiste à ne s'occuper que vaguement de la question précise, prise comme simple prétexte d'une récitation de cours plus ou moins adaptée, ou, encore pire, d'un déballage d'opinions.

En particulier, le problème principal n'est pas de savoir sur quelle partie du programme ou sur quelle notion on est tombé, mais que dit précisément la question posée, avec ses probables ambiguïtés.

Il faut commencer à être attentif à trois aspects de cette question :

- Quelle genre de forme interrogative utilise-t-elle ?
- Comment est-elle organisée ?
- Comporte-t-elle des termes la nuançant ?

Sur quelques formes interrogatives

La forme interrogative utilisée n'est jamais là pour une simple raison de style, mais a toujours une signification précise à laquelle il faut prendre garde.

Pour s'en tenir, à titre d'exemple, à quelques formes courantes :

Peut-on ... ?

Il faut d'abord prendre garde à ce que l'on appelle en logique classique la modalité :

- "L'homme est libre" est un jugement assertorique, il émet une assertion, c'est-à-dire une affirmation.
- "L'homme peut être libre" est un jugement problématique, il parle d'une possibilité (ou d'une permission).
- "L'homme doit être libre" est un jugement apodictique, il énonce une nécessité (ou un devoir moral).

Ce n'est donc pas la même chose de répondre à " L'homme peut-il être libre ?", " L'homme est-il libre ?", ou " L'homme doit-il être libre ?"

Le verbe pouvoir possède au moins deux grands sens différents :

- l'un renvoie à la possibilité : "Peut-on convaincre autrui qu'une oeuvre d'art est belle ?". Cette possibilité (ou impossibilité) peut être d'ordre matériel , mais peut aussi renvoyer à une capacité physique ou intellectuelle.
- l'autre renvoie à l'idée de permission ou de droit moral ou politique : "Peut-on traiter autrui comme un simple objet ?" signifie " En a-t-on moralement le droit ?"

Il faut donc d'abord déterminer si le "Peut-on ... ?" doit être pris dans le premier sens, dans le second, ou dans les deux. C'est parfois simple à résoudre. Si la question est "Peut-on traiter autrui comme un simple objet ?", il est évident qu'au premier sens, on le peut, mais qu'au second sens il y a problème.

Mais la situation est parfois plus complexe. Sur des questions telles que "Peut-on n'obéir à aucune loi ?" ou "Peut-on ôter à l'homme sa liberté ?", on serait tenté de répondre à première vue, qu'on a toujours la possibilité de le faire, mais qu'on n'en a pas le droit. Cependant, un examen plus approfondi de ces questions peut amener à reconnaître qu'on n'en a certes pas le droit, mais que c'est en fait rigoureusement

impossible de le faire vraiment.

Il y a aussi à tenir compte d'expressions qui peuvent comporter des sens un peu différents, même s'ils sont voisins, par exemple : "Peut-on dire des vérités scientifiques qu'elles sont provisoires ?" Il est de toutes façons possible de le dire, on a aussi moralement le droit de le dire, mais la question est plutôt alors "Est-il justifié de le dire ?". Il en sera généralement de la sorte avec les questions du genre "Peut-on concevoir ... ?", "Peut-on dire...?"

Faut-il ... ?

Là aussi, il faut distinguer entre deux grands sens différents, la nécessité et l'obligation :

- La nécessité est indépendante du vouloir humain. Il peut s'agir d'une nécessité matérielle (physique, biologique ou autre) ou d'une nécessité de raison (logique ou mathématique).

- L'obligation vient de l'homme. Elle renvoie à la notion de devoir. Elle peut être morale, politique, religieuse. Étant de l'ordre de la convention, elle peut éventuellement varier d'une société à une autre, d'une époque à une autre. Ce sens d'obligation est le plus fréquent dans les sujets de dissertations : "Faut-il vivre comme si nous ne devions jamais mourir ?"

La question implique donc que l'on trouve des raisons mettant en évidence cette nécessité ou justifiant cette obligation, à moins qu'au contraire on tente de montrer qu'il n'y a pas nécessité ou pas vraiment obligation. Le rôle de la dissertation étant moins de trouver une réponse que de montrer la complexité d'un problème, il est bien sûr judicieux d'envisager les deux possibilités. Il faut toutefois éviter de tomber dans la simple juxtaposition relativiste (on peut dire que oui, on peut dire que non), et montrer alors comment s'articulent les deux volets, en montrant notamment quelles options et quelles conséquences ils comportent respectivement.

Il peut être judicieux de distinguer entre une nécessité ou une obligation inconditionnelle (valable dans tous les cas de figure) et une conditionnelle (dépendant des situations ou des intentions). La question peut éventuellement poser des problèmes différents selon la perspective sous laquelle elle est abordée. Tel serait sans doute le cas pour la question : "Faut-il vivre comme si nous ne devions jamais mourir ?"

Y a-t-il ... ?

Ce type de question porte sur l'existence même de quelque chose : "Y a-t-il quelque chose qui puisse valoir qu'on lui sacrifie sa vie ?" Le fait que la question soit posée indique a priori deux choses : qu'accepter cette existence n'est pas a priori totalement absurde (sinon on ne poserait pas la question), que c'est tout de même paradoxal (sinon on ne poserait pas non plus la question).

Il ne s'agit alors pas simplement de répondre oui, ni de répondre non, mais de montrer quelles sont les raisons sérieuses pour étayer chacune des deux réponses, et qu'il y a donc effectivement problème. Il s'agit de montrer que la question est sensée, mais qu'elle comporte néanmoins un paradoxe dont on doit tenir compte, quelque soit l'éventuelle réponse qu'on croirait bon finalement d'adopter.

Il faut éventuellement prendre garde que "il y a" n'est pas une affirmation universelle, mais particulière. "Y a-t-il des hommes heureux ?" n'est donc pas la même question que "Tous les hommes sont-ils heureux ?", ou même simplement "Les hommes sont-ils heureux ?" Par exemple la question "Y a-t-il du désordre dans la nature ?" ne demande pas si la nature est désordre, mais s'il peut exister un certain désordre (il faudra

alors préciser où et comment) dans la nature.

Tout ... ?

Il s'agit, au contraire de la formule précédente, d'une question portant sur l'universalité d'une affirmation. Il n'est jamais facile de répondre positivement à une telle question, et il faut garder à l'esprit que la présentation et la juxtaposition de cas, même nombreux, ne constituent pas une preuve suffisante, car on n'établit pas l'universalité par un grand nombre de cas. Pour répondre oui à la question "Toutes les illusions sont-elles dangereuses", il ne suffit donc pas de montrer que telle ou telle illusion l'est, mais qu'une illusion quelconque l'est nécessairement.

Il est plus simple de répondre négativement, puisqu'il suffit logiquement d'un seul contre-exemple pour réfuter l'universalité. Mais il ne faudrait pas s'imaginer avoir répondu de manière satisfaisante par le seul fait d'avoir énuméré quelques contre-exemples. Là comme ailleurs, il faut montrer qu'il y a réellement problème. Par exemple, montrer que toutes les illusions sont dangereuses, même si leur contenu paraît insignifiant, par la raison majeure qu'elle nous habituent à nous tenir à l'écart du réel, ce qui finira toujours par se retourner contre nous, mais que d'un autre côté, certaines peuvent avoir un rôle positif, voire même être nécessaires (par exemple les illusions de la mère sur son enfant).

Pourquoi ... ?

On distingue depuis Aristote entre les causes efficientes et les causes finales.

- Pourquoi ai-je de bons résultats ? Parce que je travaille suffisamment et avec des méthodes adaptées. La cause, qui est aussi l'antécédent (qui a lieu avant) est mon travail. Le résultat, l'effet (c'est pourquoi on parle de cause efficiente) provoqué par cette cause, ce sont les bons résultats.

- Pourquoi ai-je de bons résultats ? Parce que je veux avoir le bac. La cause de mes résultats est cette fois-ci le but que je vise (fin est synonyme de but, c'est pourquoi on parle alors de cause finale).

Il y a donc au moins deux manières de comprendre le "Pourquoi ?".

- La première est "Par quoi cela a-t-il été provoqué ?" Par exemple dans la question "Pourquoi est-il plus difficile d'être objectif lorsqu'on étudie l'homme que lorsqu'on étudie la nature ?", on peut penser que le problème est de déterminer quelle est la situation qui provoque cette difficulté.

- La seconde est "Dans quel but ? Dans la question "Pourquoi désirer l'impossible ?", il semble a priori que le questionnement porte sur le but de cette attitude.

Il va donc falloir décider lequel des deux questionnements est pertinent, n'étant pas exclu qu'ils le soient tous les deux. Une étude plus fine des deux questions précédentes pourrait conclure à une pertinence des deux questionnements.

Il peut être nécessaire de distinguer entre une cause réelle plus ou moins lointaine, et ce qu'on appellera une cause occasionnelle. Si l'on se dispute avec quelqu'un parce qu'il n'a pas refermé la porte, on peut toujours dire que la cause de la dispute est qu'il n'a pas refermé la porte. Mais on ne se disputerait pas pour ce motif avec quelqu'un par exemple dont on serait très amoureux. La vraie cause de la dispute est donc à aller chercher plus loin, dans des problèmes relationnels plus fondamentaux. Ce genre de problème se pose avec acuité par exemple quand on tente de trouver de prétendues causes d'un suicide. Cela constituera évidemment un problème majeur notamment pour l'histoire.

On peut être amené à différencier la cause et la raison. La cause est ce qui a

effectivement provoqué l'effet, la raison est la compréhension, plus ou moins bonne, que j'ai de la cause. L'absence de travail est la cause de mes mauvais résultats. La compréhension de cette causalité est une raison pour moi de travailler davantage. Dans une question telle "Pourquoi dit-on de l'artiste qu'il crée ?", le "pourquoi" signifie "pour quelle(s) raison(s)". On peut être également amené à différencier le motif et le mobile, le motif renvoyant généralement à une raison consciente, alors que le mobile est une cause qui nous fait agir sans que nous en soyons nécessairement conscients (comme la jalousie)..

La causalité, qu'elle soit efficiente ou finale, pose un problème de régression à l'infini. Car, comme le font généralement à une certaine époque les jeunes enfants, on peut toujours poser la question du pourquoi. Pour prendre un exemple de causes finales : pourquoi bien travailler ? Pour avoir le bac. Pourquoi avoir le bac ? Pour faire des études supérieures. Pourquoi faire des études supérieures ? Pour avoir un métier intéressant ou une bonne position sociale ? Pourquoi avoir un métier intéressant ou une bonne position sociale ? Etc.

Enfin, il ne faut pas oublier le problème d'une éventuelle multiplicité des causes. Revoir notamment à cet égard le concept psychanalytique de surdétermination.

Comment ... ?

Là encore, l'interrogation peut signifier deux choses différentes, ou les deux à la fois :

- elle peut porter sur les moyens qu'il est nécessaire de mettre en oeuvre pour parvenir à une fin (à un but), par exemple "Comment établir la paix entre les hommes ?".
- elle peut viser la manière d'être de quelque chose, par exemple "Comment se fait-il qu'en dépit du temps je reste le même ?"

Mais la question peut comporter les deux aspects, comme "Comment peut-on juger une oeuvre d'art ?".

Pour bien comprendre toute la différence entre le pourquoi et le comment, il peut être nécessaire de revoir Auguste Comte, et la différence entre l'état métaphysique et l'état positif.

Suffit-il ... ?

Se souvenir de la différence, vue en mathématiques notamment, entre une condition nécessaire et une condition suffisante. Travailler est une condition nécessaire pour réussir un examen (disons un examen sérieux), cela signifie que celui qui ne travaille pas du tout ne l'aura pas. Mais ce n'est pas une condition suffisante, celui qui travaille beaucoup, mais avec une méthode désastreuse, risque aussi de ne pas l'avoir.

Il faut prendre garde que toute question commençant par "Suffit-il" se continue par une proposition qui est posée implicitement comme nécessaire. Par exemple demander "Suffit-il de bien parler pour bien penser ?" pose implicitement le "bien parler" comme une condition nécessaire du "bien penser". Outre que dans ce sujet, il faudrait s'interroger sur le sens des deux "bien" qui n'est pas nécessairement le même, il est toujours possible de contester, du moins de s'interroger, sur cette prétendue nécessité.

Organisation de la question

Les formes abordées ci-dessus sont évidemment bien loin d'épuiser les différents

types de questions qu'on peut rencontrer comme sujets de dissertations. Cette brève étude n'a de toutes façons d'autre but que de montrer, sous forme d'esquisses, le genre de travail de réflexion qu'il faut entreprendre pour bien rentrer dans le sens d'une question, toujours plus complexe qu'il n'y paraît.

Il existe notamment trois grandes manières de questionner au sujet d'un concept :

- L'une, pas très fréquente au baccalauréat, consiste purement et simplement à questionner sur la définition même du concept : "Qu'est-ce que prouver ?", sous une forme un peu différente : "Quels ont les caractères de la démonstration mathématique?".
- Une autre, plus fréquente, est une mise en relation, sous des formes qui peuvent être diverses, avec un autre concept : "Calculer, est-ce penser ?", "La liberté est-elle possible sans un État pour la défendre ?", "Par le langage, peut-on agir sur la réalité ?". Il faudra bien sûr alors être attentif à la nature de cette mise en relation.
- Une troisième questionne par rapport à un aspect ou une fonction supposée du concept : "La discussion n'a-t-elle pour but que l'accord avec autrui ?", "La vérité est-elle soumise au temps ?", "Dans quelle mesure une connaissance scientifique donne-t-elle du pouvoir sur l'avenir ?". Même si l'on est amené à considérer les différents concepts en eux-mêmes, il faut veiller dans ces cas à bien viser l'aspect sur lequel on est interrogé. Une réflexion sur la vérité ou sur la connaissance scientifique en général ne constituerait par exemple pas un traitement satisfaisant de l'une des deux dernières questions.

La règle générale de nos jours est que le sujet est constitué sous la forme d'une question simple, ne contenant pas de terme technique spécialisé. Mais toutes les formes de questionnement sont autorisées. Il faut donc s'attendre aux formes les plus diverses, même si certaines sont plus fréquentes que d'autres. Exemples : "La science apporte-t-elle à l'homme l'espoir de constituer un langage artificiel ?", "Le silence ne dit-il rien ?", ""Vivre l'instant présent" : est-ce une règle de vie satisfaisante ?", "Qui a peur de la liberté ?", "Sachant ce qu'est le bien, peut-on faire le mal ?" (voir la rubrique "sujets" pour une liste complète). Dans tous les cas, il faut d'abord s'interroger sur le précis de la question, sur les polysémies et ambiguïtés éventuelles, avant d'en entreprendre le traitement.

Attention et précision

Il faut être extrêmement attentif aux termes utilisés dans la question. "Un homme peut-il être libre ?" n'a pas nécessairement le même sens que "L'homme peut-il être libre ?". Cette différence entre "le" et "un" peut être, suivant les sujets, insignifiante, importante ou fondamentale. Il en est de même pour d'autres termes. Il faut donc au préalable réfléchir sur chaque mot, afin de juger de l'importance de sa signification, s'il est nécessaire de la prendre en considération, voire d'y consacrer un développement dans le cadre du devoir. C'est une affaire de jugement, il est par exemple inutile de s'attarder sur le "il" de "Est-il exact que ... ?", car ce "il" n'est qu'une exigence grammaticale ne renvoyant à aucun sujet réel.

Notamment, la question peut comporter des nuances, par exemple sous forme d'adverbes : "naturellement", "nécessairement", "toujours", "volontairement", "essentiellement", etc. "L'homme est-il naturellement libre ?" n'est pas la même question que "L'homme est-il nécessairement libre ?", et il ne faut réduire aucune des deux questions à "L'homme est-il libre ?".

Pour résumer, réflexion, attention, précision sont nécessaires, bref une attitude d'esprit fatigante à mettre en oeuvre ...

Les règles de formation des sujets de philosophie au baccalauréat.

Le choix des sujets d'examen doit faire l'objet d'une attention toute particulière afin de permettre que le travail effectif des élèves soit évalué à sa juste valeur. En philosophie, l'épreuve du baccalauréat sanctionne la formation d'une seule année, conduite sous la responsabilité d'un unique professeur : la correction de la copie par un autre professeur doit donc permettre de reconnaître l'effort philosophique de l'élève ce qui requiert une relation entre le programme et les sujets d'examen qui soit dépourvue de toute ambiguïté. L'énoncé de règles de formation des sujets doit en ce sens répondre à deux objectifs :

- *faciliter la formation des sujets par les commissions chargées de les élaborer, en rappelant ou précisant les conditions qui doivent être remplies pour qu'un sujet soit retenu ;*
- *guider les élèves dans la préparation de l'épreuve, en explicitant comment les sujets d'examen se rapportent au travail accompli au cours de l'année dans le cadre du programme.*

L'application de quatre règles, qui ne dispensera pas d'apprécier la difficulté intrinsèque des sujets, permettra ainsi de mieux cadrer la formation des sujets de philosophie.

- *Les sujets proposés à l'écrit du baccalauréat font référence de façon clairement identifiable aux éléments du programme (notions, associations de notions ou questions) de la série considérée. Cette référence, qui peut être explicite ou implicite dans la formulation retenue, est déterminante pour l'élaboration de ces sujets : c'est elle qui garantit la conformité des épreuves à la formation dispensée durant l'année à partir du programme. En conséquence, il est demandé aux commissions élaborant les sujets de procéder à une brève justification écrite de leurs choix, qui, sans préjuger du traitement du sujet par l'élève, explicitera de quelle manière les sujets retenus font référence aux éléments du programme.*

- *Les deux premières parties du programme de philosophie (notions, questions) ne doivent pas donner lieu à l'élaboration de sujets systématiquement distincts : le principe de l'unité du programme, qui vaut pour la construction du cours par le professeur, vaut aussi pour la formation des sujets. Il est donc possible qu'un sujet entretienne une relation plus directe avec tel élément de la liste de notions ou avec telle dimension d'une question figurant dans le programme, mais en aucun cas cette distribution des sujets entre les diverses parties du programme ne doit constituer une règle : bien au contraire les commissions de choix de sujets doivent-elles faire en sorte qu'une telle distribution des sujets soit imprévisible, notamment en privilégiant les sujets dont le traitement exige d'intégrer des apports correspondant aux diverses parties du programme.*

- *Les sujets choisis, même si la relation qu'ils entretiennent avec le programme doit être clairement identifiable, ne doivent jamais inviter l'élève à seulement réciter un cours appris. Si l'appropriation d'une culture philosophique constitue l'une des qualités de ce que peut être une copie réussie, la recherche d'une telle qualité ne saurait s'accomplir au détriment de la mise en évidence des qualités de réflexion et d'argumentation.*

- *La liste des auteurs s'entend de façon strictement limitative pour ce qui est du seul choix des sujets de l'étude de texte (troisième épreuve).*